

Dominique Buisset

Korês de l'Acropole

*jeunes femmes
comme la prune*

I

Avec de pâles restes de peinture au creux des plis écriés du vêtement, belles boucles, et le sourire en paix posé droit sur le monde – comme heureuses, à croire, d'y consentir – on les connaissait de longue date, marbre à l'abri d'un frais caveau d'ombre creusé dans le rocher.

Aux retrouvailles, dehors, avec la poussière et le vent, avec la brûlure et le sel, sous la mise en demeure, à nouveau, du réel, on les abandonnait à l'inconsistance du temps accompli. Une fois quittée la ville, même pour le mieux prévenu contre les bains d'ultra-violets, pas question d'échapper à l'œil écrasant du Pantocrator.

Et puis il y avait, au coin des rues et des chemins, le trot des ânes et des mules, avec, encordé de part et d'autre du bât, voire en branle au dessus, n'importe quoi, paille ou meubles, sacs ou paniers, faisant un gabarit imprévisible et qui nécessitait parfois manœuvre ; ou bien, sur l'échine, toute fatigue en majesté, un homme ou une femme ; lui, couleur de poussière, et la chemise emplâtrée de sueur contre le corps ; elle, noire, le plus souvent, du deuil éternel des méditerranées, le fichu ramené sur la bouche pour ne pas manger l'envolée des chemins – ou pour retenir quoi ?

On vous saluait d'un mot, d'un geste de la main, d'un sursaut de rides ; et l'on demandait *qui, de quel pays...* La bête s'y prêtait, le pas toujours prêt à se rompre, car l'âne est un animal social.

Mais, très haut par dessus la tête, au fond de la coupole dont le poids tient en place les piliers du monde et vers laquelle il ne faut pas lever les yeux, on devinait, comme en filigrane sous le badigeon céruléen, les couleurs brutes de la mosaïque, et le visage en feu du dieu jaloux.

*jeunes femmes
comme la prunelle*

II

Or ce temps-là est fini – ce ne sera pas sans regret –; le pays n'est plus couvert de robes noires : il est à se réinventer des femmes au sourire immortel, en qui, après si longtemps, le marbre, à nouveau, se fait chair. Elles sont revenues, on les croise partout, les bien bouclées, cuisses nues et cheveux au vent, vrombissantes, qui vont et viennent en tous sens dans un tonnerre miniature, à la plage, au travail, au marché, sur de petites machines fonçant au ras du sol de tout l'emportement rageur de leurs roues minuscules. Elles ont aussi, parfois, sur le porte-bagages, un cageot de plastique – pour rapporter au monde l'immanence.

Vierges neuves, non pas de ne pas se donner, mais de n'appartenir qu'à elles-mêmes – heureuses les étreintes ignorées qui leur font ces yeux lourds de lendemain ! – au long du jour, d'une agitation digne de l'incertitude électronique de la matière, elles nient l'écrasement ancien. Très droites, d'évidence elles filent vers un but. Mais si peu que l'œil sache voir, il est clair, dans la ruse de l'azur, qu'elles ne vont que pour le mouvement ; en elles, en vérité, réside le premier moteur qui donne à l'univers le branle sans lequel il ne saurait être pérenne. Sans elles, tout retournerait – qui sait ? – à l'immobilité...

Elles s'activent à veiller aux roulements des sphères. Et, quand le cycle en vient à la tombée de la chaleur, que le jour fugitif est passé de l'autre côté du monde, tard jusque dans la nuit pétaradante, il s'envole à vespa vers la ville et le port un essaim de filles divines, marquant le monde obscurci d'une empreinte mourante de bavardage et de rire.